

S'émanciper de l'information

Pour une autre pratique de l'échange



Université des Canards Réfractaires
06 décembre 2020
Discord

Alexandre Duclos

Table des matières

<i>Avertissement</i>	3
Une méditation en guise d'introduction.....	4
1. Mises en situation	14
<i>Exemple 1 : il est impossible d'épuiser une information</i>	14
<i>Exemple 2 : S'informer et s'éloigner de la réalité</i>	18
<i>Exemple 3 : l'information comme cashmachine</i>	19
Partie 2, la prise de position.....	23
<i>Maximes pour une morale par provision</i>	28
<i>Politiques inconscientes de l'information</i>	30
En conclusion : la France de traverse	33

¹ Photo en couverture d'Aurélien Gillier ©

Avertissement

Ce texte est proposé pour animer un atelier. Il est provocateur, excessif, et ce de manière délibérée. Sans déborder mes convictions, j'ai choisi une forme enlevée afin de provoquer des réactions et nourrir le travail d'atelier. En aucun cas je n'ai souhaité blesser, inquiéter ou mettre mal à l'aise ceux et celles qui auront l'amabilité de lire ce texte mais si cela s'avère être le cas pour vous, je vous prie de bien vouloir m'en excuser. Vous aurez tout le loisir de me le dire et de m'expliquer pourquoi lors de la session sur Discord. Malgré sa vocation de « provocation », il ne contient aucune information non-sourcée ou non-vérifiable. Indépendant, je n'ai aucun conflit d'intérêt avec quelque institution que ce soit citée dans ce document de travail. Pour ce qui est du parti pris politique, je suis socialiste associationniste jauressien (espèce en voie de disparition ou de renaissance, c'est selon), c'est-à-dire que je considère que le politique doit prévaloir sur l'économique mais je crois moins en un état tout puissant qu'à un état qui ménage de la place aux associations, aux coopératives, aux mutuelles et les protège des puissances de l'argent afin que l'essentiel de la décision politique se négocie à l'échelle de la fréquentation. Je suis « compagnon de route » de la LFI parce qu'il me semble que, malgré certains désaccords avec ce mouvement, en dehors d'une constituante, d'un virage radical vers l'écosocialisme, la souveraineté populaire et une lutte tous azimuts contre les pauvretés, c'en est globalement fini de la république française (sans parler de l'hypothèse d'une république sociale). Pour le reste, je suis issu de la bourgeoisie culturelle, socioanthropologue indépendant, chargé de cours à l'université Paris 1 Panthéon Sorbonne, docteur en sociologie, docteur en philosophie et diplômé de l'IEP de Paris.

Une méditation en guise d'introduction

Souvent, la plupart du temps pour dire vrai, les idées de cours, de conférences, vidéos, articles ou livres me viennent de manière intuitive, et une fois que l'intuition est là, impossible de la chasser. Après avoir reçu l'invitation du Canard Réfractaire, sans crier gare et sans raison particulière, une intuition débarque et fait le siège de mon esprit. Il me faut vous parler d'information, et plus exactement, livrer devant vous une bataille contre notre culte contemporain de l'information (et autre réinformation², désinformation et sur-information). Peut-être parce que le Canard Réfractaire est un nouveau média. Peut-être aussi contre notre pleine collaboration à la situation anthropologique complètement folle et inédite : une humanité exposée à des flux continus d'information, et avide de cette exposition. Ce n'était déjà pas rien de devenir collectivement, pour reprendre le mot de Gabriel Tarde un *public* au tournant du XXe siècle. Nous devenons aujourd'hui une nuée informe de récepteurs disséminés. Mon premier réflexe, quand je reçois l'intuition, c'est de la laisser faire son chemin, faire le billard dans mon esprit. Je la médite. Puis, pour la remettre à sa place, je vais chercher le dictionnaire, le vieux dictionnaire, le dictionnaire des mots anciens, le Littré, pour faire parler les mots, et en l'occurrence, pour entendre ce que le mot « information » a à dire.

« . du lat. *informationem* (qui signifie action de former, de façonner), de *informare*, informer ».

Il nous indique déjà qu'informer, c'est donner une forme, façonner. Mais ce vieux dictionnaire fournit aussi une citation du

² Il est imprudent d'utiliser ce terme sans garder à l'esprit son histoire. Introduit ou pour le moins largement popularisé à la fin des années 1990 par Bruno Megret puis par Henri de Lesquen, il a d'abord été déployé par des figures et des réseaux politiques favorables à la réhabilitation de politiques racistes, à l'expulsion des étrangers, à l'arrêt de l'immigration et à la ré-immigration.

XVI^e siècle, de Michel de Montaigne. Cette citation alerte mon attention et non, je ne me trompe pas, après plusieurs vérifications, je comprends que Montaigne utilise le mot information pour décrire une torture, c'est-à-dire par exemple un démembrement. Les coups et les machines informent le corps du condamné en le mettant en miettes selon leur propre spécificité. La machine à tordre laisse un corps tordu, la machine à distendre laisse un corps distendu, la machine à percer laisse un corps percé, la machine à torture donne forme, informe.

« Êtes-vous pas injuste qui, pour ne le tuer sans occasion, lui faites pis que le tuer ? Qu'il soit ainsi, voyez combien de fois il aime mieux mourir sans raison, que de passer par cette information plus pénible que le supplice, et qui souvent par son âpreté, devance le supplice et l'exécute³ ».

Ainsi, l'histoire du mot nous fait un petit signe pour nous rappeler qu'une information transforme, déforme celui ou celle qui la reçoit. Non seulement parce qu'elle peut former celui ou celle qui la reçoit mais encore parce qu'il ou elle a dû se transformer pour la recevoir et être capable de la traiter. Mais pendant que je suis dans le registre de la torture, il me revient que la douleur est *information*, une information transmise par une partie de mon corps à une autre partie de mon corps, et qui me signale une blessure, un danger, ou tout au moins un problème dans une de ses parties. Même erronée (comme dans le cas du membre fantôme), elle est information.

Et en effet, si on doit pouvoir définir une information comme un ensemble de données produit par un émetteur, inerte ou mobile, elle n'est actualisée et ne devient information qu'au moment où un récepteur reçoit cette information. Pour que l'émetteur reçoive l'information, il faut qu'il en soit capable. Il y a par exemple de l'information en puissance qui circule à travers des ondes radio

³ Cf. *Les essais*, livre II, Chapitre 5.

qui nous traversent sans cesse sans que nous soyons capables de les recevoir parce que nous sommes pas corporellement équipés de récepteurs radios. Il faut que le récepteur soit adapté ou que le récepteur s'adapte. En réalité, le même processus est à l'œuvre dans une langue ou un langage. Je dois apprendre la langue ou le langage avant de pouvoir recevoir l'information dans cette langue ou ce langage et la faire exister.

En d'autres termes, je dois me transformer pour être informé, me disposer à recevoir pour recevoir. Ce faisant, je me donne une nouvelle forme, je me déforme, je me reforme pour m'informer.

Ce n'est pas un processus neutre, quoique variable selon les échanges d'information. Si je veux comprendre les scores de rugby donnés par France Info dans toute leur profondeur, je dois apprendre au préalable un peu le jeu⁴ ; Cela n'est pas très grave et ne me coûte rien. Si je veux recevoir pleinement l'information contenue dans les chiffres de la croissance, je dois apprendre comment ce chiffre est calculé, ce qu'il signifie. Et créditer sans y prendre garde l'opinion qu'on peut mesurer la santé économique et sociale des sociétés du monde à travers une mesure de la somme des valeurs ajoutées. En apprenant à recevoir une langue ou un indicateur économique, je me déforme aussi discrètement, en assimilant toute la vision du monde et des rapports humains contenus dans ces mots, cette langue ou cette manière de s'autoriser à lire le monde à travers des indicateurs chiffrés.

Je peux tenter de résister à cette transformation, mais c'est difficile, notamment parce que la plupart du temps, cette

⁴ Si l'on est rigoureux, on doit admettre que si je ne connais rien du tout au rugby, ni au sport, ni à la notion même de score, il n'y a pas d'information, l'information en puissance ricoche sur un interlocuteur incapable de recevoir l'information et demeure une potentialité, comme si c'était un bout de phrase formulée dans une langue étrangère inconnue.

déformation est discrète et inconsciente. Cette qualité de contrainte discrète, difficilement évitable et pour lequel toute résistance résulte en une forme plus ou moins grave d'exclusion sociale est caractéristique des faits sociaux. Nous pouvons d'ailleurs assez facilement admettre que nos manières de nous informer sont des faits sociaux (et donc des manières de penser, de sentir et d'agir externe à l'individu et qui s'imposent à lui, pour reprendre la fameuse définition de Durkheim dans *Les Règles de la méthode sociologique*).

Pour le dire autrement, nous pouvons, librement aller chercher des compléments d'information ou des informations approfondies sur tel ou tel sujet, mais pour l'essentiel, la société exige de tout être social normal un niveau standard d'information, niveau en de deçà duquel l'individu rencontrera des difficultés dans sa vie quotidienne, une forme plus ou moins prononcée de désocialisation.

Un individu français normal doit par exemple savoir qu'un réchauffement climatique est en cours et que l'humain en est la cause. Or, cette réalité lui est donnée à connaître par un jeu de données qui n'est pas neutre. En effet, un monde qui change selon des variables et des rapports de cause à conséquence mesurables (comme celui qui est décrit par les jeux de données utilisés par le GIEC) est un monde sans divinités, un monde prévisible et maîtrisable et de là, un environnement à la main de l'humanité, débarrassé de toute altérité, toute nature autonome et transcendante. De même, un monde dont la santé se mesure à des taux de croissance est un monde dans lequel on admet implicitement que la totalité des valeurs ajoutées forment le but et l'horizon de l'action humaine. A toute information correspond un prérequis, un plancher de conception qui rende l'opération recevable.

Prenez la formulation la plus triviale d'un problème d'algèbre donnant les informations suivantes. Le papa de Toto envoie Toto acheter un croissant et un journal, en lui donnant 1 franc cinquante. Le journal coûte 50 centimes et le croissant 45 centimes. Quel est l'âge du capitaine⁵ ? Vous avez dix secondes.

Le « plancher » de représentations qui rend possible la transmission des données du problème est le suivant. Dans le monde, il existe des parents et des enfants, qui peuvent échanger des services divers. Il existe des croissants et des journaux. Il existe de l'argent qui permet d'acheter indifféremment des journaux et des croissants. Les sommes peuvent s'additionner et se soustraire. Les croissants et les journaux peuvent être achetés.

Or cette notion-là, à l'échelle de l'histoire universelle des sociétés humaines, est plutôt originale. De nombreux humains ayant existé sur terre, du fait de leur expérience sociale du monde n'auraient pas été en mesure de comprendre immédiatement les données du problème, parce qu'ils n'auraient pas été prêts à recevoir une information impliquant que la nourriture commune est à vendre, et que seule la possession d'un vecteur neutre, l'argent, inégalement réparti entre les membres du groupe permet de manger ou non. Il faudrait les former à recevoir l'information⁶.

Voilà des précautions peu habituelles. Habituellement, notre préoccupation est de savoir si une information est fiable. On opposera par exemple comme par réflexe *info* et *intox*. Certes, il est incontestable qu'une information, à un instant T, est ou vraie ou fautive mais je ne suis pas sûr que la distinction soit

⁵ Pardon, c'était plus fort que moi.

⁶ Peut-être même que pour nombre de ces humains nous ayant précédés, le réflexe de résoudre un problème n'aurait pas été évident, puisqu'en effet, qu'est-ce que cela a d'évident de vouloir absolument résoudre les problèmes et répondre aux questions ? Peut-être est-ce une énigme, ou un mystère, ou la mise en scène d'un savoir réservé aux dieux.

parfaitement suffisante. Il est sain de vouloir ne pas être trompé ; il est salubre de se donner les moyens de vérifier les informations que l'on reçoit. Mais l'opposition entre info et intox suppose deux types d'information radicalement différents, une qui serait une information pure d'intention et une qui serait information *manipulante*, consciemment *manipulante* ; or une information est toujours *manipulante*. Pour le dire autrement, une information vraie n'est pas une information innocente, et cela selon deux modalités (du moins c'est celle qui me viennent immédiatement à l'esprit).

a. D'abord, l'intention de tromper. L'information vraie peut servir une propagande de manière trompeuse en étant parcellaire, choquante, ou encore artificiellement grossie par un traitement médiatique intensif.

Je pourrais vous citer en exemple la mauvaise blague que constitue pour nous autres sociologues les chiffres du chômage. Nous sommes habitués à recevoir les chiffres du chômage (communiqué, au sens du BIT par l'INSEE ou directement par Pôle emploi), actuellement situé autour de 9% (hors Mayotte). Cette information est vraie, mais trompeuse et c'est délibérément qu'elle est présentée de manière trompeuse. On pourrait presque dire que vis-à-vis du sens commun, c'est-à-dire de ce que nous pouvons comprendre et mettre en discussion en tant que citoyens, et non en tant que spécialistes, cette information est vraie et fausse. Elle se fonde sur le recensement de 2 668 000 personnes au chômage au sens du BIT, sans emploi, en capacité de travailler et activement en recherche. Mais au troisième trimestre 2020, en France métropolitaine, le nombre de personnes inscrites à Pôle emploi et tenues de rechercher un emploi (catégories A, B, C) s'établit à 5 783 800⁷. Si l'on ajoute les catégories D et E (non tenues de chercher un emploi), on arrive à 6 429 900 personnes inscrites à Pôle Emploi. Auquel il faut ajouter une grande partie

⁷ <https://statistiques.pole-emploi.org/stmt/publication>

des personnes touchant le RSA⁸. Soit dans une hypothèse très basse, un total approchant les sept millions de personnes inscrites à Pôle Emploi ou touchant le RSA. La population active, toujours selon l'INSEE représente 29.8 millions de personnes (hors Mayotte). Or, on voit que la population cumulée RSA et Pôle Emploi représente avec ces chiffres environ 23% de la population.

Environ 9% ou environ 23% ? Les deux informations sont vraies mais elles ne donnent pas du tout le même sens au chômage. Un chômage qui touche entre le cinquième et le quart de la population est un problème social, un problème produit socialement ; Un chômage qui touche entre 7 et 9% de la population est un phénomène qui peut être présenté comme relevant d'une réalité acceptable et dépendant des comportements individuels, une affaire produite par des fainéants, pas assez qualifiés, pas assez flexibles. Dans un cas, on peut alpaguer un chômeur en lui disant de traverser la rue pour trouver un emploi. Dans l'autre, cela devient absurde. Dans un cas, on peut ne pas mener de grande politique publique de l'emploi et attendre l'ajustement de l'offre d'emploi et de la demande d'emploi ; dans l'autre on doit soit mener des politiques publiques massives de l'emploi, soit décider collectivement de faire avec ce chômage. D'une vérité l'autre, on ne parle pas du même monde, des mêmes vies, et on ne fait pas les mêmes politiques. Ce sont des significations sociales qui sont ici manipulées, beaucoup plus que des chiffres.

b. Second cas de figure, peut-être plus intéressant encore, l'information qui contient en elle-même une révolution pour celui ou celle qui la reçoit. Représentez-vous Galilée qui transmet à ses contemporains l'information suivante : « c'est la terre qui tourne

⁸ En décembre 2019, dix ans après sa mise en place, 1 675 000 foyers sont allocataires du revenu de solidarité active (RSA) en France métropolitaine » <https://www.insee.fr/fr/statistiques/4507508?sommaire=4476034#:~:text=En%20d%C3%A9cembre%202019%2C%20dix%20ans,Alpes%2DC3%B4te%20d'Azur.>

autour du soleil ». Information factuelle, vérifiée de manière empirique, l'émetteur de l'information offrant de rendre publique les conditions d'administration de la preuve, tout paraît en règle. Cette information contient en elle-même, par ce qu'elle dit et la méthode qui la produit, une révolution des représentations pour le sens commun de l'époque. Elle demande, pour être reçue complètement, que les contemporains transforment radicalement toute leur représentation du monde, la manière dont ils ont collectivement peuplé ce monde de symboles, dont ils le vivent, l'investissent, le ressentent collectivement. Cette prise de position, cette réforme de l'entendement se retrouvera chez quiconque intègre ou se met position de recevoir cette information. Par déformation historique, nous n'avons l'habitude de saisir qu'une partie de la violence à l'œuvre dans cette transmission historique d'information : violence de la censure, violence de la répression exercée sur le porteur de l'information. On ignore la violence que représentait cette information elle-même pour toutes celles et ceux qui ont vu un univers de sens vaciller sous leurs pieds. On peut à bon droit la dire manipulante ou à tout le moins bouleversante.

Dans un autre registre, la parole prophétique relève de la même logique. Celui qui apporte la vérité révélée -qui se présente comme une information, plus ou moins vérifiable, plus ou moins démontrée, mais non falsifiable- demande que chacun procède à une réforme de son entendement afin de devenir capable de recevoir l'information en tant qu'information et non en tant que baliverne. Sans aller aussi loin et en emportant avec nous ces quelques exemples, gardons à l'esprit qu'informer, ce n'est pas nécessairement façonner mais c'est demander à l'autre de se façonner pour recevoir.

C'est aussi pour cela que certaines informations sont irrecevables par certains et font l'objet d'un déni. Si accepter les preuves de l'évolution revient à renoncer à un dogme religieux, ces preuves

pourront, en dépit de toute bonne foi, être décriée comme irrecevable. Parfois, cela crée des quiproquo tragiquement comiques : rappelons-nous du tweet d'Anne Sinclair de janvier 2020 à propos d'une vidéo mettant en scène le croche-pied d'un policier sur une manifestante : « *Cette vidéo sur laquelle je tombe par hasard, si elle est authentique, est hallucinante et scandaleuse de la part d'un fonctionnaire de police. Les autorités responsables laissent-elles faire sans réagir ?* »

Cette journaliste reçoit et transmet une information, selon elle « hallucinante ». Or, cette information consiste en la vidéo d'un croc en jambe d'un policier sur une manifestante, scène qui n'est « hallucinante » que si l'on n'a pas reçu une somme d'informations précédentes, montrant la banalité de la violence policière lors des manifestations, des personnes éborgnées, mutilées voire tuées (Cédric Chouviat, Zineb Redouane, Steeve Maïa Caniçot pour ne citer que les morts les plus récentes). Paradoxalement, il semble que cette vidéo la choque parce que, comme elle est acceptable, comme elle n'exige pas de réformer son entendement, elle peut être vue, même par les représentants du parti de l'ordre ou pour le dire plus gentiment, par les représentants de l'establishment. Et dans ce cadre des informations recevables, cette image de croc-en-jambe forme comme une limite, un frontière. Elle constitue la limite du croyable, et donc la limite de l'information recevable. Elle seule peut-être reçue sans déformer le cadre général d'appréhension (ou d'intelligibilité) du réel. Les images plus cruelles seront simplement ignorées. Elles ricocheront sur des émetteurs inadaptés.

Informé, c'est donc soit utiliser un canal, une déformation déjà pratiqués dans la conscience du receveur, soit ménager une transformation chez le receveur de l'information. Réinformer, cela peut-être aussi violent que ré-éduquer (et cela procède d'une reformation qui ne dit pas son nom), puisqu'il s'agit non pas

seulement de « verser » des informations non détenues dans un réceptacle mais bien de réformer un receveur afin de l'habiliter à recevoir ces nouvelles informations, sans rejet de la greffe.

Revenons un peu en arrière. Nous cherchions le contraire de la notion d'information, notamment pour dépasser l'opposition entre info et intox en démontrant que l'information elle aussi est toujours manipulante (ou a minima transformante, la plupart du temps à l'insu de celui ou de celle qui est transformé). Le contraire de l'information, ce serait plutôt la non-formation, la non-déformation. Ou peut-être l'échange de points de vue ! C'est du moins cette-dernière hypothèse que l'on va essayer d'explorer ici. Echange de points de vue c'est-à-dire une relation réciproque, consciente, explicite et engageante -liante- pour les deux parties.

Mais ne pas être informé, ce n'est pas être ignare, ce n'est pas refuser d'apprendre, ce peut être cultiver ses propres savoirs et savoirs faire. Si je passe une journée sans écouter France-Info, sans regarder LCI, sans utiliser les réseaux sociaux mais en méditant ou en spéculant, je finirai la journée moins informé à coup sûr que si j'avais consommé de l'information toute la journée, mais peut-être beaucoup plus savant et plus sage.

Tout savoir est, en un sens, composé d'informations mais par convention, on appelle information un ensemble de données traduisant objectivement une réalité factuelle, et qui passe par un média, un support de diffusion (et non une simple donnée de la sensibilité).

Tout peut devenir information et une information seule n'apprend rien, d'ailleurs l'information n'existe pas par elle-même. Gardons toujours à l'esprit qu'avant que le récepteur se soit mis en capacité de recevoir l'information et la reçoivent actuellement, l'information n'est qu'un possible, une information virtuelle, flottante (comme un virus attendant sur une table d'être ramassé

et incorporé par un être vivant). L'incorporation de l'information est littéralement sa réalisation. Si un article est produit, contenant les informations suivantes : La Covid19 circule de plus en plus (...) le virus touche en priorité telle ou telle population (...), la Covid19 profite de nos faiblesses sur tel ou tel aspect, on a en puissance la diffusion d'une information, on a ensemble de données qui, quand bien même elles sont vraies et vérifiables produiront de l'erreur au moment de leur compréhension. En effet, pour être compris, l'auteur -l'émetteur- de cette information aura assigné au virus une puissance d'agir dont le virus est démuné. On lit que le virus circule, qu'il touche, qu'il profite, or objectivement, il n'en est rien. Le virus demeure inerte, il est circulé, il est touché, on lui fait profiter. Il ne se diffuse pas, il est diffusé. Or nous sommes incapables de nous départir de nos manières de penser et de dire pour coller à une rigoureuse émission de l'information, ou encore à une correction qui permettrait une rigoureuse réception de l'information. Ainsi, ce qui est transmis, ce sont à la fois une série de données exacte mais changeantes et éphémères et une grossière erreur pérenne.

1. Mises en situation

Exemple 1 : il est impossible d'épuiser une information

Alors quelles précautions établir pour prendre soin de nos pensées, de nos échanges et -pour reprendre une affreuse formule contemporaine- dans une démarche d'hygiène mentale, pour nous prémunir des dérives des flux d'informations et de leur caractère primordialement manipulant ? Pour avancer dans la discussion de ce point, je propose de procéder avec des exemples, non pas seulement des exemples à valeur illustrative mais des cas concrets, des exercices pratiques. Imaginons par exemple que, du fait de mon expérience professionnelle, je sois en mesure de partager avec vous l'information suivante :

« Les dispositifs de financements de la recherche européenne, notamment dans le champs de la santé, demandent de plus en plus une participation financière en nature ou argent, aux organismes privés qu'ils financent et évaluent l'impact socio-économique de leur action ».

Cette information est vraie, mais il vous faut la vérifier, la comprendre, et pour cela aller chercher une foule d'autres informations. Vous n'avez aucune raison de me faire d'emblée confiance et encore moins de faire confiance à la transparence de l'UE. Par ailleurs, très peu d'organe de presse produise un travail fouillé sur les réalités des financements européens de la recherche. Donc il vous faudra faire vous-même les vérifications nécessaires.

Je vous le dis d'emblée, cette information est incomplète, puisque les organismes publics et privés sont également touchés par ce mode financement.

Il vous faudrait d'abord, pour comprendre cette information et être capable de la transmettre de manière complète et sûre (circonstanciée) connaître les modalités et les institutions impliquées par le financement européens de la recherche. Comme ces modalités sont très changeantes, il faut encore que vos connaissances soient à jour (est-ce qu'on parle FP7, H2020, est-ce qu'on est dans un cadre EIT, EIT Health, de quel appel à projet EIT Health parle-t-on ? Une fois rendu là, il faudra apprendre à manier le jargon en Globish, et l'occurrence la justification des KCA et KAVA.

Au terme du parcours, on aurait la même information à travers une nouvelle phrase: par l'usage des KCA dans le mode de financement des projets EIT Health, l'UE exige un investissement financier (en nature ou financier) de toutes les parties prenantes qui demandent un financement, ce qui favorise largement les

grandes structures qui peuvent « investir » leur projets précédents ou leur masse salariale titulaire.

Au bilan, vous ne savez rien ou presque, et vous êtes devenu inintelligible. Maintenant, si je vous raconte mon histoire dans ces institutions, et je vous parle de la doctrine Barroso II qui a inspirée directement tout le design de l'organisation et du financement de la recherche européenne, si je vous en parle sous la forme d'un engagement politique et vous comprenez. Et j'aurais l'occasion de partager avec vous une interprétation de la fonction (peut-être inconsciente) de la volatilité des règles, et de la confusion des protocoles.

Cela donnerait quelque chose comme ça : l'UE conçoit le financement de la recherche comme l'animation et la structuration d'une émulation-compétition entre des champions privés et éventuellement publics. Cette demande de co-financement est une manière de privilégier les grand partenaires industriels qui sont aussi les co-décideurs de l'organisation du financement (en l'occurrence le board de l'EIT Health a été formé au terme d'un appel d'offre, on y trouve des représentants de Roche, de Sanofi, d'ATOS, de bioMérieux, Danone, Philips, etc.) mais aussi de promouvoir une modèle de financement de la recherche en santé comme co-investissement public-privé au service de la croissance.

Prenons maintenant l'information suivante : l'UE investi massivement sur la recherche en IoT à travers le déploiement de LSP, ainsi le projet Activage a résulté dans le développement d'un middleware nouveau et interopérable, ainsi que dans une sandbox à 360° pour les offreurs de services et les développeurs de technologies. Une fois encore, soit on transmet l'information telle quelle et elle est à la fois trompeuse et excluante, soit on en fait la pédagogie et on exclut ceux et celles qui ont compris, post

formation, parce qu'ils et elles deviennent totalement inaudibles par le reste de la société civile.

Il est aussi intéressant de prendre en compte le poids propre de l'information et la manière dont elle peut transformer la manière dont le récepteur de l'information prend position dans le monde. Ainsi, lorsque nous nous emparons collectivement, à l'échelle mondiale, des projections et des indicateurs rassemblés ou produit par le GIEC et qui mettent perspectives les catastrophes environnementales à venir, nous faisons nôtre une position qui considère la planète comme un environnement (un espace à notre main, mesurable, prévisible et maîtrisable) et dans lequel toutes les mesures politiques prises dans l'espace mondial feront l'objet d'une étude d'impact mondiale.

On voit déjà à travers ces exemples comme l'information est bien souvent incomplète, trompeuse par omission, et par essence « transformante » pour celui ou celle qui la reçoit. Par ces biais-là, l'acquisition d'informations, le fait de s'informer apparaît comme un processus chronophage et peu sûr, et pour le dire simplement, comme un mauvais moyen de comprendre et d'acquérir une connaissance stable et sûre de ce qui nous intéresse.

Cette information, d'apparence simple et anodine est en réalité fautive et trompeuse dès lors qu'elle n'est pas retravaillée par le receveur jusqu'à ce que le contexte étant bien compris, l'information puisse être correctement reçue, correctement réalisée, devenir réellement l'information qu'elle était en puissance. Ce processus a pris un temps fou, inaccessible à la plupart d'entre-nous, et l'effort de mise en contexte a par ailleurs transformé la perception de celui ou de celle qui l'a fait. Il ou elle est en fin de compte détenteur d'un savoir qu'il ne peut transmettre sans demander à celles et ceux qui l'écoutent une longue plage de temps.

Il ou elle ne pourra en réalité la communiquer que sous une forme trompeuse par omission (par manque de temps).

Exemple 2 : S'informer et s'éloigner de la réalité

Mais le temps pris à s'informer peut se révéler pure perte de temps, au regard de ce qu'une autre approche, plus humaine, plus directe peut produire. Dans le cadre d'une activité militante, je suis amené à préparer un entretien avec Priscilla Ludosky sur le thème de la planification écologique. Je commence donc à recueillir et analyser les informations à ma disposition, ses déclarations, ses prises de position, ses œuvres, ses actions, ses luttes mais aussi où elle habite, ce qu'elle fait dans la vie afin de comprendre au plus près de quel réel elle parle. Et puis je traduis l'ensemble dans des questions.

Il se dégage de ce travail préliminaire comme de l'entretien une position politique très cohérente mais assez originale dans le champ politique français, et même vis-à-vis des autres prises de position de GJ. Pour le dire simplement, c'est une position qui privilégie des formes de démocratie participative et de contrôle citoyen mais qui ne place pas en son centre une souveraineté populaire directe (je ne dévoile volontairement rien ici de cet entretien, quiconque lira ses écrits et déclarations publiques identifiera cette position).

A la fin de l'entretien, Mme Ludosky nous donne une clé pour comprendre sa position et faire apparaître sa charpente. Elle est très inspirée par les luttes pour les droits civiques aux USA et pense notamment à s'appuyer sur des démarches du type des « class actions » sur un modèle américain.

Or, ce dernier apport, cette mise en contexte qui permet de tout mettre en perspective n'est pas à proprement parler ou pas

exclusivement une information. C'est d'abord et avant tout une prise de position, une forme d'aveu amusé en fin d'entretien, un éclairage accordé comme une marque de sympathie. Donnée dès le départ, cette prise de position aurait rendu tout le travail de collecte et d'analyse des informations inutile, ou simplement illustratif (venant illustrer une prise de position) pourvu que l'on fasse confiance à notre interlocutrice.

Exemple 3 : l'information comme cash-machine

Bien souvent, dans mon travail, l'information est vue comme la source de financement d'un nouveau produit ou d'un nouveau service. Ainsi, on fait du monitoring au domicile des personnes âgées, la collecte et l'exploitation de données venant financer les services qui viendront justifier l'installation des capteurs. Tout aussi souvent, ce modèle économique s'avère totalement inopérant, ce qui n'est pas très grave puisque dans le mode de financement européen de la recherche, ou dans le mode de levée de fond des start-ups, l'argent vient au départ, pour valider une idée, un projet, une jolie présentation powerpoint et pas un projet réellement bénéfique pour les populations cibles ou même réellement vendable. Parmi ces projets dans lesquels le datamining est central -et parmi lesquels les fiascos sont légions-, certains mettent l'accès direct aux informations (selon la formule consacrée « la bonne information au bon moment ») au cœur de leur business model et de leur processus de « création de valeur ». Je vous livre ici trois petits exemples de ces types de projet.

Il m'a été donné d'évaluer, il y a quelques années, un pilulier connecté destiné à deux types de population, des patients VIH et des personnes âgées vivant à domicile mais souffrant de pathologie multiple impliquant des traitements multiples. Le pilulier connecté, lauréat d'un prix prestigieux au CES de Las Vegas, était capable d'allumer les cases de médicaments non consommés, d'alerter le patient et si besoin, d'alerter un proche

en cas de non prise de médicament. On fournit donc deux types d'information, aux patients et potentiellement aux proches du patients (via SMS ou coup de fil) : il est l'heure de prendre tel médicament ; tel médicament n'a pas été pris. Ce dispositif donnant ces deux informations au bon moment devait permettre d'éviter les oublis ainsi que la non-observance des traitements. Dans le cadre de l'évaluation de l'outil connecté, la cohorte de personnes séropositives a repoussé assez unanimement l'appareil, trop gros, laid, souffrant de problème de connectivité mais aussi et surtout totalement inadapté aux causes de la non-observance dans la population séropositives. Ces personnes et leurs aidants me disent que quand ils ne prennent pas leur médicament, ce n'est parce qu'ils oublient ou parce que l'information leur manque mais parce qu'ils souffrent d'épisodes dépressifs, ou parce qu'ils négocient parfois durement leur traitement avec leurs médecins. Pour la population plus âgée, malgré des défauts ergonomiques, l'appareil semble valoir le coup d'être testé. Une expérimentation est donc mise en place autour d'un infirmier libéral dans l'Aube. Après l'installation chez les 10 personnes des piluliers, l'infirmier commence sa tournée. Avant la fin de la matinée, l'infirmier avait reçu plus de 20 messages d'alerte. Or son emploi du temps ne lui permettait absolument pas de faire tous les déplacements nécessaire pour vérifier ces informations et corriger le cas échéant la situation. Son emploi du temps se trouve « explosé » par l'arrivée d'une masse d'information qu'il est incapable de traiter.

Dans un cas comme dans l'autre, pour des raisons différentes, on voit bien que l'information n'a pas de valeur par elle-même, soit parce que sans être hors sujet, elle est hors du champ des représentations et des significations de populations visées, soit parce qu'elle disrupte (fait exploser) la réalité des relations sociales dans laquelle elle intervient.

Dans un dernier exemple, un dispositif de mesure du nombre de pas est conçu pour les personnes âgées villeurbannaises par les

Hospices Civils de Lyon (HCL). S'appuyant sur des semelles connectées et des tablettes, on compte informer les personnes âgées de leur mobilité sur la base de données objectivées, et éventuellement leur proposer des récompenses. Mesurer, informer et récompenser pour obtenir des changements de comportement. L'étude d'usage rend un résultat brutal. Pour les personnes âgées interviewées, savoir le nombre de pas qu'ils font tous les jours, avoir des récompenses ou encore savoir de combien ils augmentent leur espérance de vie ne les intéressent pas du tout. Pour marcher plus et se faisant augmenter leur espérances de vie, ils aimeraient savoir où rejoindre une partie de bridge ou de scrabble, un apéro, comment trouver des partenaires pour une partie de jambes en l'air, connaître l'histoire des bâtiments et des lieux qu'ils pourraient croiser, savoir comment fonctionne les transports en commun pour organiser leur retour après une promenade. A la rigueur, ils pourraient accepter un système de récompense mais pas pour eux : si par exemple leur nombre de pas était récompensé par des cadeaux ou des bons d'achats pour leurs enfants et petits-enfants. Ce dont ils manquent, ce n'est pas d'information comme avait pu le croire dans un premier temps l'équipe des HCL mais de relations et de mises en relation.

Cette série d'exemple ne vient pas démontrer ceci ou cela mais simplement illustrer les défauts ou plus précisément les qualités propres de l'information. Pour rappel, cette dernière est bien souvent incomplète, trompeuse par omission, et par essence « transformante » pour celui ou celle qui la reçoit. Au passage, la clé du marché de la donnée, c'est d'être capable de redonner du sens à une information qui n'est plus qu'une masse informe de données objectives ; passer de la data à l'information, rendre la data exploitable, c'est déjà réintroduire de la subjectivité.

Il nous faut éviter de surévaluer la valeur de l'information et la traiter toujours seulement comme un moyen au service de quelque

chose d'autre et jamais comme une fin. Cette fin peut être l'expression d'une opinion ou la constitution d'un savoir ou encore la demande d'une prise de conscience, qu'on pourrait mieux désigner en appelant « demande d'accord sur la réalité ».

Partie 2, la prise de position

Ce temps, sûrement trop long, passé à examiner des exemples n'avait d'autre but que de marteler et d'examiner plusieurs aspects d'une réalité incontestable mais trop souvent minorée ou ignorée : quand on se dispose, quand on s'ouvre à recevoir un flux d'information, on se transforme, non pas seulement parce que les informations peuvent bouleverser, émouvoir, effrayer, provoquer tel ou tel comportement, mais aussi et surtout parce que l'on doit se transformer pour recevoir l'information, pour devenir un récepteur. C'est moins le contenu que le contenant qui est ici en question ; c'est devenir récepteur, et un récepteur approprié qui est ici en question.

Le premier problème posé par notre culte contemporain de l'information, qui nous pousse à chercher à nous informer sans cesse, à nous laisser bombarder d'information, à consommer de l'information sur un mode ludique (le fameux infotainment) n'est pas qu'elles soient anxiogènes ou qu'elles servent au contraire d'anxiolytiques. Le premier problème est que cette effet anxiogène ou anxiolytique intervient après que nous ayons mutuellement exigé les uns des autres de nous rendre disponibles aux flux d'informations continus, notre anxiété devenant une variable de flux produits par un nombre limités d'émetteurs.

Faire de nous des êtres informés perpétuellement, perpétuellement remis à jour, c'est nous donner l'habitude de ne plus interpréter le monde, mais de nous laisser à aller à une appréhension soi-disant objective du réel. C'est tâcher d'éradiquer la subjectivité de nos échanges, et *in fine*, l'interprétation collective du monde, la création du monde commun. C'est une partie de la fin du monde qui se joue là.

Le premier problème posé par notre culte contemporain de l'information n'est pas qu'elle soit manipulable. C'est que pour

recevoir les informations fiables ou manipulées, nous nous sommes manipulés nous-mêmes et que cette transformation, cette manipulation est la plupart du temps inconsciente et fait parti d'un impensé. En devenant plus ou moins consciemment des terminaux d'information, nous acceptons plus ou moins consciemment d'abolir en nous cette part d'humanité qui fait de nous des interprètes du monde.

Un être pensant, ce n'est pas d'abord un être qui reçoit des informations, cela, un moustique peut le faire. Nous devenons être pensant à l'instant où nous commençons à interpréter les informations, à nous en détacher, à spéculer, à imaginer, à rêver.

La volonté de tout mettre en data et donc *in fine*, en information, menace d'ailleurs la part la plus profonde de notre humanité, c'est-à-dire notre inconscient. Ici, il faut revenir à une définition ancienne de l'inconscient, celle proposée par le philosophe Fontenelle. L'inconscient est pour lui formé de la somme des informations que nous recevons, qui nous travaillent mais dont nous ne prenons pas conscience. J'aime à donner cet exemple pour faire comprendre cette acception du concept : vous êtes dans un train, avec des écouteurs sur les oreilles. Sans savoir pourquoi, vous vous mettez à penser à la Russie et en descendant, vous avez une folle envie de pirojkis et de chevauchée dans les vastes plaines. Et pour cause, derrière vous, il y avait des russes, qui ont emplis vos oreilles de sonorités inspirantes sans que vous n'en preniez conscience. Faut-il une télésurveillance et une appli dédiée pour vous expliquer tous les hoquets de votre sensibilité et de votre imaginaire ? Mais ce qui est vrai pour la vie d'un individu est aussi vrai pour un couple, ou un petit groupe. Faut-il expliciter et livrer à l'exploitation tout ce qui nous lie ? Faut-il objectiver tout ce qui forme la part mystérieuse et aléatoire de nos relations ? Faut-il rendre prévisible et maîtrisable grâce à une information totale, pure et parfaite la totalité de nos interactions ? N'est-ce pas aux arts de faire signe vers les linéaments magiques

du symbolique ? Mais au-delà d'une vague nostalgie pour une humanité révolue, n'est-ce pas suicidaire de livrer à des processus informationnels (et à terme commerciaux) et à des multinationales de l'information tout le champ d'échange, conscients et inconscients, qui fait de nous des sujets humains et pas seulement des objets ? Est-il souhaitable, au nom de la performance politique ou technique que permet l'objectivation de renoncer au noble statut de sujet de sa propre pensée ? Quand bien même ce sujet serait imprévisible, immaîtrisable, imprévisible et abyssal ?

Les débats sur les plateaux télévisés des chaînes d'information sont très parlants à cet égard. Alors qu'ils sont des lieux destinés à l'aboiement d'opinions pompeusement appelé « débats », ces échanges entre « experts », politiques, éditorialistes consiste souvent en des batailles d'informations, de faits, de chiffres, d'images fortes et de modélisations sur-mesure, batailles de réalités en quelque sorte, produisant massivement de l'insignifiance et de la défiance. Et cela prend la place de deux choses : l'exposé des fondements philosophiques, culturels, spirituels et moraux de telle ou telle position, explicitée ; le partage de savoirs, avec toute leur profondeur. Vous ne verrez jamais, sur un tel plateau, un éditorialiste dire : *« je suis un éditorialiste néolibéral-ordolibéral-ultralibéral -au choix-, je crois que le bien pour les sociétés humaines consiste en cela, je m'appuie sur tel ou tel système théorique, philosophique et spirituel pour parler, je parle depuis cette position, ce positionnement vis-à-vis de la société et de mes contemporains »*. Vous verrez au contraire des réalités qui se superposent sans se croiser, des vérités qui ne se touchent pas, des mondes qui s'ignorent.

Ce qui ressort de cette mise en conflictualité des informations, c'est l'impression générale qu'on ne peut plus comprendre le monde, que personne ne dit la vérité, que la vérité s'échappe,

qu'on ne peut plus faire confiance, que des mondes sociaux concurrents se superposent sans jamais se croiser, et globalement, que plus rien n'a de sens. Mais cela maintient aussi la théorie implicite selon laquelle celui qui disposerait de la vérité factuelle aurait naturellement raison, que cette vérité factuelle, cette bonne information serait en position de se substituer à la délibération politique (au lieu de se contenter de la nourrir).

Le problème c'est que l'information préempte le point de vue que l'on pourrait se composer ; l'information collabore moins à former les opinions. Ce sont les producteurs d'opinions qui se sont au préalable transformés et déformés pour recevoir les informations. Si leurs opinions pourront continuer de les différencier, ils seront devenus semblables, indifférenciés du point de vue de la source d'information et de la manière de s'y abreuver.

Le problème est que le culte contemporain de l'information banalise une asymétrie entre les producteurs d'informations, les transmetteurs d'information et les récepteurs d'informations, entre ceux qui traitent la data, ceux qui la vendent et ceux qui se retrouvent sous monitoring ou sous surveillance, ceux qui ont une compréhension réflexive de l'information émise et ceux qui ne font que subir l'information reçue (et la captation d'information).

Le culte contemporain de l'information atteint de mon point de vue un sommet dans l'absurde dans l'émission de France Info « Les informés », genre de débat de comptoir entre experts auto-proclamés qui s'autovalident en rond, sans échanger la moindre information de première main. La simple existence de cette émission constitue de mon point de vue le réquisitoire le plus sévère qui soit contre notre culte contemporain de l'information et la répartition des pouvoirs qu'il justifie, pouvoir et légitimité des « Informés » sur les gentils ploucs que nous sommes tout juste

bons à être administrés puisqu'ils ne sont « informés », ni même qualifiés pour comprendre l'information valable.

La bataille d'information, et son sommet la bataille de chiffre entre experts sur les chaînes d'information continue est tout le contraire de la rhétorique et c'est une production très inégalitaire du réel et du monde commun. Tiens, au fait, est-ce que quelqu'un sait encore ce que signifiait, au temps de la Grèce antique où il a été formé, le mot « rhétorique » ? Contrairement à une idée reçue, dans l'Athènes classique, ce mot désigne une langue simple et claire, un langage non professionnel, la langue du simple citoyen, qu'on oppose au langage des professionnels du verbe, spécialistes et autres experts au langage incompréhensible (à l'époque les prêtres, les rois et les avocats). L'art de la rhétorique consistait à parler droit, non pas à partir d'une expertise exclusive mais à partir de ce que chacun connaît et comprend. Il s'agissait surtout d'éviter que le débat démocratique soit préempté par un langage, une manière de parler (celle des rois et des prêtres) mystique, cryptique, accessible seulement à certain et attribuant à son détenteur un prestige et un pouvoir particulier.

Très loin des grecs, c'est ce processus maudit contre lesquels les grecs se sont armés qu'on observe souvent dans les débats publics : la captation du pouvoir et de l'accès à la parole par celles et ceux qui détiennent et comprennent des informations exclusives et hyper spécialisées. C'est comme cela qu'on a organisé le débat public sur l'Andra et le site Cigéo.

A ce sujet d'ailleurs, on doit faire le constat que le modèle du citoyen informé repose sur la même fiction que celui du marché dans une situation de concurrence pure et parfaite (si l'on reprend l'axiomatique d'Arrow et Debreu qui démontre l'impossibilité de l'existence de tels marchés). Pour que les citoyens puissent réellement et équitablement prendre leurs décisions et faire leur opinion en fonction d'une information de qualité, il faudrait que

tous les citoyens disposent au même moment de la même information, et des mêmes moyens de la comprendre. Or cela n'est jamais le cas. Une information pure et parfaite est donc impossible.

Maximes pour une morale par provision

Ne pas se dire c'est une information mais ce n'est qu'une information

Ne pas se dire cette information est vérifiable donc elle est bonne pour moi, mais puisque je peux l'utiliser, qu'est-ce qu'elle implique pour moi, qu'est-ce qu'elle va me faire ? qu'est-ce qu'elle va faire à celles et ceux qui la recevront ?

Ne pas se dire qu'une information vraie est moins déformante qu'une fausse information

Se méfier des informations qui « font l'effet d'une bombe ». Ce n'est jamais une bonne idée, qu'on soit disrupteur ou terroriste, de vouloir faire l'effet d'une bombe

Ne pas se dire : si on me laisse acquérir les informations, c'est neutre, en fait c'est beaucoup moins émancipateur qu'une dynamique d'échange horizontal ou de transmission qui dit son nom

Ne pas utiliser, contre une information néfaste par le point de vue qu'elle fait adopter, une somme d'informations tout aussi néfaste du même point de vue, cela n'est au fond d'aucun gain. Par exemple, si on vous démontre que l'augmentation de la souffrance psychique au travail dans les démocraties libérales de marché a atteint un optimum en termes de rentabilité pour les marchands d'anxiolytique, ne pas démontrer grâce à d'autres informations qu'on peut faire souffrir mieux pour vendre plus.

Situer toujours l'émission et la trajectoire de l'information, dans une géographie rigoureuse⁹

Se demander toujours ce que l'information veut dire, dans tous les sens du terme.

Admettre que chacun est « équipé » pour être capable de traiter tel ou tel type d'information et que lui demander d'intégrer une information non-conforme à ce formatage, c'est soit s'exposer à l'échec, soit lui demander un reformatage. Et que c'est une des raisons pour laquelle l'échange d'information ne peut être pur et parfait, ni fournir une base neutre et équitable pour la prise de décision démocratique

Ne pas faire confiance à l'information mais ne pas sombrer dans la défiance généralisée, détourner son attention des flux d'informations, tâcher de nouer autour de soi des relations riches, productives, basées sur l'amitié, les signes de reconnaissance réciproque, le respect, la délibération en partant de ce dont tout le monde dispose tout le temps et peut mettre en partage : ses convictions, ses valeurs, ses opinions, ses affects, ses sentiments, son histoire, ce qui lui tient à cœur et donne sens à sa vie.

Privilégier ce qui n'est pas qu'information et qui vaut aussi et surtout par autre chose que les informations éventuellement contenues, et notamment la prise de posture de l'émetteur ou de l'émettrice :

- Les histoires, récits, mythes, contes
- Les témoignages -qui valent d'abord par l'acte du témoin-
- Les illustrations
- Les poèmes (parce qu'ils permettent de comprendre, de saisir, d'approcher ce qu'il n'est pas possible de transcrire en information)

⁹ Pour se donner une idée, c'est assez précisément la démarche de l'émission Cash Investigation, qui est un modèle à cet égard.

-Les déclarations, discours, professions, prises de positions, convictions, pamphlets, libelles et autres tribunes

-Les méditations, réflexions, spéculations

-Un informateur/informé n'est qu'un point-relais dans l'IoT, et l'espace déployé par ces acteurs n'est plus un monde mais un espace immatériel jaillissant de l'intensification des flux d'information, des flux d'agents et d'objets économiques et techniques

-Préférer les messages à l'information, parce que le message, compris en tant que tel, implique toujours non pas seulement la responsabilité de l'émetteur mais aussi sa subjectivité. Il implique une relation entre sujets, et non pas entre objets communicants.

-S'interdire et refuser catégoriquement les : « ce serait trop long à vous expliquer mais vous devez savoir que... ». Toujours mesurer l'opportunité de transmettre une information en fonction du temps dont on dispose pour la transmettre et du niveau de formation de son interlocuteur.

Cesser de faire verser le monde du côté de la sphère superficielle de la conscience (conçue par Georg Simmel comme la sphère de l'objectivation, du calcul, du temps court, de l'absence à soi, et qu'il oppose à la sphère profonde de la conscience, sphère de la présence à soi et à l'autre, de l'empathie, du temps long, etc.).

Politiques inconscientes de l'information

Il existe une sociologie des médias, la médiologie, une histoire des médias, des travaux croisés à l'intersection des disciplines, par exemple sur l'histoire des techniques de propagande. Vous trouverez sans difficulté si vous le souhaitez des travaux scientifiques rigoureux et passionnants sur l'apparition de la manie du chiffre et du chiffre exorbitant notamment dans la presse

américaine entre les deux guerres, de l'utilisation de cette culture du chiffre dans les presses nazis, soviétiques, fascistes, de la lente transformation de la presse d'opinion et de reportage au long cours en presse d'information capable de se nourrir de dépêches AFP copiées-collées.

Cette littérature, quelle que soit sa valeur, ne nous est d'aucune utilité ici parce que le problème que je tâche de saisir dans cette courte méditation est à la fois infinitésimal et principe. C'est une question d'anthropologie profonde, élémentaire.

Ma question, c'est quelle politique inconsciente du social, et plus profondément du symbolique, sommes-nous en train de mener en plaçant l'information comme fondement de notre vie individuelle et collective ?

En guise de réponse, voici mon hypothèse : profondément, j'ai le sentiment que notre culte actuel de l'information vise une abolition des sujets. Et à travers l'abolition du sujet, qui sait, en finir enfin avec la culpabilité ?

Plus précisément, ce culte vise l'abolition de ce qui, dans le sujet, rend l'action indéterminée, imprévisible et jamais totalement compréhensible. Il vise à expurger l'échange des traces, des scories d'engagement, d'engagement réciproque, de cette part d'indétermination que vient corriger la confiance, le sentiment d'appartenance qui lie deux personnes qui échange des propos en se faisant confiance sur le fait que l'autre les comprend. Il vise à débarrasser l'humanité de ce qui la fonde, c'est-à-dire du symbolique.

Naturellement, comme les processus informationnels sont *in fine* le fait d'humain, cette visée n'est jamais atteinte et il demeure de l'indéterminé dans les échanges. Pour le dire plus simplement, les chaînes d'information les plus velléitairement objectives sont

plus que toutes autres de parti pris. Dès lors, qu'est-ce qu'une chaîne d'information si ce n'est une chaîne de formation ou de déformation collective du réel qui refuse de donner à cette effort le nom de culture, de fonder sur cet échange des formes d'appartenances dont la valeur transcende les informations-objets échangés.

En fait-on ces systèmes d'informations peuvent être interprétés un système d'échange-don écorché de toute substance sociale, un système d'échange-don comme définit par Marcel Mauss dans l'Essai sur le don, avec obligation de donner de l'information, obligation de recevoir et obligation de rendre, un système en apparence libre et gratuit mais en réalité obligatoire et intéressé. Mais un système d'échange don qui ne dit pas son nom et fait de la société un ensemble opérationnel avec des fonctions de contrôle centralisées, sans reconnaissance réciproque, sans véritable réciprocité et qui sors de la négociation consciente la production de signification collective, qui veut en tous les cas en faire l'économie au nom d'un processus d'objectivation sacralisée. Un système d'échange-don qui contrairement à ses ancêtres délite, disruptive, explose les sociétés plutôt que de les rendre plus intégrées et plus cohérentes.

En conclusion : la France de traverse

Le citoyen informé, ce n'est pas un citoyen savant, ce n'est pas un citoyen sage, ce n'est pas un citoyen intégré, ce n'est pas un citoyen avisé, c'est un citoyen déformé, pour le meilleur ou pour le pire.

Qu'est-ce que l'information continue dans laquelle nous vivons, sinon l'oblitération continue de la prise de position à partir de laquelle le monde est interprété par des sujets, par des sujets sociaux. Finalement, se fondre dans un flux d'information en rêvant d'une démocratie parfaite issu de processus pur et parfait d'information en temps réels, n'est-ce pas faire l'économie de la créativité collective, l'économie du frottement, de la relation et de la possibilité d'inventer ensemble des mondes communs ?

Dans ma pratique professionnelle, ce constat m'a amené à changer de posture et à engager la démarche des Conférences de traverse et de *la France de traverse*, c'est-à-dire d'un travail de mise en récit et en parole du pays vécu, parlé, traversé (ce que je décrirais, si ça vous intéresse, lors de l'atelier). Une pratique de la socioanthropologie qui se conçoit non pas comme un travail de révélation mais comme un travail de porte-parolat.

Voilà. L'intuition est explorée, nous avons traversé l'orage et placé entre nous un peu de recul sur le sujet que je veux aborder avec vous. Je peux maintenant retourner à une pensée plus construite dans son expression, plus habile et plus douce à l'oreille pour préparer la présentation de dimanche prochain.

A bientôt,

Coin !
AD.